

# L'Apocalypse selon Robert Morin

Mario Cloutier

Number 168, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49985ac>

[See table of contents](#)

---

## Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

## ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

## Cite this article

Cloutier, M. (1994). L'Apocalypse selon Robert Morin. *Séquences*, (168), 16–17.

**B**askatong. Merde, je suis encore à Baskatong. Chaque fois, j'ai l'impression que je vais me réveiller dans la forêt. Durant mon séjour à la maison, c'était pire. Je n'ai parlé qu'une seule fois à ma femme, c'était pour dire oui au divorce. Quand je suis ici, je ne pense qu'à être à la maison; quand j'y suis, je ne pense qu'à la forêt. Je voulais une affectation. Ils m'en ont donné une vraie. Retrouver Robert Morin au réservoir Baskatong...

Toute ressemblance avec *Apocalypse Now* n'est pas une coïncidence. Le deuxième film du vidéaste-cinéaste Robert Morin, s'inspire lui aussi du roman *Heart of Darkness* de Joseph Conrad. Mais, alors que le film de Coppola atteignait au lyrisme via le spectacle guerrier, celui de Morin colle davantage au roman. Fidèle à son style qui affectionne les plans subjectifs et les images en plans rapprochés, le réalisateur québécois persiste dans sa recherche originale de moments de vérité.

«*Le Chant des silhouettes* ne sera pas un film facile pour le public. Comme *Requiem pour un beau sans-cœur*, il ne s'agit pas d'un récit linéaire», confie Robert Morin. Amaigri, avec une barbe de plusieurs jours, le cinéaste s'exprime ainsi au beau milieu du tournage de son deuxième long métrage qui s'est déroulé du 13 septembre au 24 octobre dernier. Il s'agit d'une histoire d'eau et de forêt, de liberté et de folie à la mesure du paysage grandiose où elle a été produite. Nous sommes sur le réservoir Baskatong, au nord-ouest de Mont-Laurier, une région sauvage que Morin connaît bien parce qu'il y possède un chalet. Angoissé comme tous les grands créateurs, Morin semble déchiré entre la difficulté de porter ses sujets — difficiles et troublants — à terme et l'absurde lourdeur de la machine cinématographique qui lui pèse toujours autant...

Flash-back. La veille, le plateau principal, se trouvait à une trentaine de minutes de bateau depuis la Pointe à David, le site du seul hôtel du coin, où la production a établi son quartier général. Site enchanteur s'il en est un: une plage de sable fin s'avancant dans l'eau, entouré des collines des Hautes Laurentides, une véritable symphonie de couleurs en raison des arbres multicolores d'automne. Ravie du déroulement du tournage jusqu'à maintenant — notamment de la qualité des rushes et des crépuscules imprimés sur pellicule — la productrice Nicole Robert accueille chaleureusement les journalistes afin de leur servir de guide pour cette visite de plateau.

Sur l'eau, impossible de ne pas penser encore au film de Coppola. Perdus dans la nature, Robert Morin et son équipe sont venus tourner ici *Le Chant des silhouettes* qui nous transporte au cœur d'un nouveau pays nommé Aki — notre



## ROBERT MORIN

mère la terre en algonquin. Avec un groupe de partisans, Eddy Laroche vit depuis un an sans aide gouvernementale dans une région éloignée du nord, quand, par crainte de voir son territoire devenir propriété d'une compagnie minière, il déclare l'indépendance. Le geste devient une source d'embarras pour l'État et une nouvelle d'intérêt pour les médias. Prêts à discuter, les rebelles invitent un nombre limité de politiciens et une seule équipe de journalistes à venir les rencontrer. Huit personnes feront le voyage sur un vieux remorqueur de pitoues en direction du camp Laroche. Possédant tous une opinion différente sur cet ambigu personnage, ils se trouvent finalement confrontés à une autre réalité; celle où l'utopie et la folie, la liberté et la mort se confondent.

À l'approche du plateau, notre embarcation emprunte en zigzaguant une petite rivière qui prend sa source dans le Baskatong. On arrive au campement. Il ne manque que la brume matinale et la musique pour nous mettre dans la peau du capitaine Willard arrivant chez Kurtz. Pas de cadavres humains ou de têtes plantées sur des pieux, mais partout des carcasses d'animaux qui dans le film doivent sustenter les partisans de Laroche. Nous débarquons. Un photo-reporter, faisant penser à Dennis Hopper, en moins drogué, se met à mitrailler ce plateau fabuleux avant que ne tombe complètement le jour. L'effet est complet.

Là, au milieu de la forêt, la directrice artistique, Marie-Carole de Beaumont, a accouché d'une vision fascinante, un petit village qui prend vie à la pleine lune. Avec le remorqueur de pitoues accosté en arrière plan, des figurants amérindiens s'installent autour du feu et entonnent une complainte qui monte dans la nuit étoilée. Transfiguré, Kurtz, pardon Robert Morin, apparaît enfin. Il est lui-même sous le coup de cette atmosphère magique, hallucinante. On fait plusieurs prises de cette scène autour du feu, mais personne ne saurait dire si c'est par souci technique plutôt que par pur enchantement.

Le lendemain au petit déjeuner, l'équipe ne peut s'arracher à cette vision qui est celle de Morin, le chant d'une culture qui se perd dans la nuit. Le premier à table: Donald Morin. C'est à lui qu'incombe la lourde tâche d'interpréter le rôle d'Eddy Laroche. Aucun lien de parenté avec le cinéaste, Donald Morin est originaire de l'Alberta. Touche-à-tout au domaine du cinéma et des arts, il a travaillé pour CBC, joué au cinéma avec Sylvester Stallone et chez Disney. Il a également dansé avec la troupe de Karen Jamieson à Vancouver, où il réside depuis des années. Également dramaturge, sa dernière pièce *Indians and Dogs* a été créée en 1992 au Earth Voice Festival en Colombie-Britannique.

En rangeant méticuleusement une longue et belle plume d'aigle dans son écrin traditionnel en cuir, Donald Morin explique l'importance de ce

rôle dans sa carrière, mais aussi de ce film pour la culture amérindienne. «Je suis fier de participer à ce tournage. Voilà enfin un film de Blancs qui démontre une profonde compréhension de la culture et de la spiritualité autochtones. Ce que tente de montrer Robert Morin, je crois, c'est un peu ce que je faisais dans ma plus récente pièce: les Amérindiens tels qu'ils sont, avec leurs croyances et leurs contradictions. Nous avons assez espéré de l'homme blanc, c'est à nous de nous prendre en main maintenant».

Donald Morin commande le respect. Grand, imposant, son regard de jais vous fixe dans le blanc des yeux quand il s'adresse à vous. D'une voix basse et réfléchie, il parle lentement en pesant bien ses mots. Sensible à la richesse de la culture amérindienne, il croit que le film de Morin la respecte au plus haut point. «Le personnage que je joue, Eddy Laroche, va au bout d'une démarche irréversible, jusqu'à la folie. Il n'a pas que des qualités, mais c'est quelqu'un qui a su se tenir debout». Donald Morin est fier d'avoir décroché ce rôle. Il se dit également privilégié de tourner dans un décor sauvage de cette beauté.

Reposé, rasé de près, Robert Morin fait son entrée. Une blague n'attend pas l'autre. Mais ce n'est pas parce qu'on rit que son film est drôle. Morin a gardé sa vieille devise qui lui sert d'armure au cas où les choses tourneraient mal: «Mieux vaut une grosse gaffe qu'une petite réussite.» Il parle de l'absurde. L'absurde de porter en soi un sujet *heavy* pendant trois ans entre l'écriture et la première d'un film; l'absurde de travailler pour un médium qui impose une suite de divorces, du scénario à la production et au montage; l'absurde de ne pas pouvoir contrôler davantage ce qui s'imprime sur la pellicule. En bref, l'absurde de la machine cinématographique. Après vingt ans de vidéo, Robert Morin ne se sent toujours pas à l'aise avec le cinéma.

«Je n'aime pas *Requiem pour un beau sans-cœur*, avoue-t-il. Ça me prend environ dix ans pour apprécier ce que j'ai fait. J'ai besoin de cette distance pour reconnaître qu'il s'agit d'une partie de moi. Présentement, je commence juste à aimer mes vidéos tournés en 1983 et 1984, comme *Le voleur vit en enfer*». Exigeant Robert Morin? «Oui, comme tous les grands cinéastes qui ont une écriture personnelle et originale», répond la productrice Nicole Robert qui en a vu d'autres. «Robert, c'est un grand passionné, ajoute-t-elle, mais il n'a rien d'un Coppola sur le plateau. Au contraire, il est très généreux. Tout le monde qui a travaillé sur *Requiem pour un beau sans-cœur* m'a téléphoné pour avoir la chance de travailler de nouveau avec lui.»

Le cinéaste reconnaît lui-même l'importance de son équipe. «Sans elle, je ne survivrais pas aux tournages. Parfois, j'ai l'impression d'avoir

quarante gardes du corps qui m'encadrent et me poussent à aller plus loin». Pour *Le Chant des silhouettes*, en plus de Marie-Carole de Beaumont et Nicole Robert, il retrouve James Gray à la direction photo et Lorraine Dufour au montage.

## «Le Chant des silhouettes ne sera pas un film facile pour le public. Comme *Requiem pour un beau sans-cœur*, il ne s'agit pas d'un récit linéaire»

Robert Morin demeure un gars de gang et son gang c'est la Coop Vidéo qu'il a fondée avec des collègues en 1977. Il y tournera 16 oeuvres en douze ans.

Il aimerait d'ailleurs retrouver la malléabilité de la vidéo au cinéma. «Ça ne m'intéresse pas de faire du David Lynch et d'inventer toutes sortes d'affaires pour créer de nouveaux clichés. J'aime mieux creuser ceux qui existent et qui nous bouchent la vue. Dans *Le Chant des silhouettes*, par exemple, la caméra, comme l'oeil humain, découpe la réalité en changeant continuellement de point de vue et en bougeant brusquement de gauche à droite et vice-versa. L'ironie c'est qu'on a dû tourner toutes ces scènes en 35mm et leur donner ensuite l'allure d'un vidéo, parce que ça tranchait trop et qu'il s'agit du point de vue fort important du cameraman de télévision dans le film».

Il ne s'agit pas là de l'unique problème auquel a fait face la production placée sous la main de

velours dans un gant de fer de Nicole Robert. Elle a dû négocier serré pour dégouter les quelque 2,8 millions de dollars qu'a nécessité le budget final. Même si ce montant peut paraître astronomique, il n'en est rien quand on considère toute la

logistique d'un tournage en pleine nature, à plus de 200 km de Montréal, nécessitant deux chalands servant de cafétéria et de salle de maquillage, un bateau et trois hélicoptères. «L'armée canadienne s'est montrée très coopérative, ironise Nicole Robert, en

exigeant 80 000 dollars pour la location de ces trois hélicos qui nous sont revenus au cinquième de ce montant dans le privé...» La productrice semble avoir attrapé l'humour décapant de Robert Morin qui déclare, pour sa part, que cette production est «un film à petit budget et à grands moyens». Comme quoi les cinéastes d'ici continuent de faire beaucoup avec peu.

«Ces limites ont toutefois un bon côté, de poursuivre le cinéaste de 44 ans, elles nous obligent d'aller à l'essentiel. Cela donne un cinéma de guérilla qui se bat pour chaque parcelle de terrain défriché, qui garde un côté mal léché. La durée des tournages n'est jamais suffisante pour aller chercher des détails, peaufiner le jeu et les dialogues.» Fatigué, Robert Morin a hâte, en fait, de prendre de vraies vacances et de retourner à l'écriture.

Un peu plus tard dans la journée, de retour sur le plateau, les fantômes de la veille ont disparu. L'équipe s'apprête à tourner une scène importante: la première confrontation entre Eddy Laroche et ses visiteurs interprétés, entre autres, par Richard Kistabish, un leader autochtone bien connu en Abitibi et l'auteur du manifeste *Aki*, Nathalie Coupal, que plusieurs auront vu dans les séries *Au nom du père et du fils* et *Scoop*, et le sympathique Yvon Leroux. Pour sa part, Donald Morin déambule en attendant de prendre place. Intense, la tête ailleurs, plongé dans les sombres couloirs de la pensée d'Eddy Laroche, il semble complètement coupé de la réalité du plateau. Une certaine tension fébrile règne.

Robert Morin blague avant de s'asseoir pour regarder la scène sur moniteur vidéo. Tous s'agglutinent autour de lui. Subjugué par le jeu de Donald Morin, le cinéaste ne pense même pas à dire *cut* à la fin de la scène. Il demeure assis, pensif, mais son sourire en dit long... Robert Morin, ce voleur qui vit dans l'enfer du cinéma, vient de dérober un autre moment de vérité, un autre moment de grâce à l'éternité.

Le Chant des silhouettes

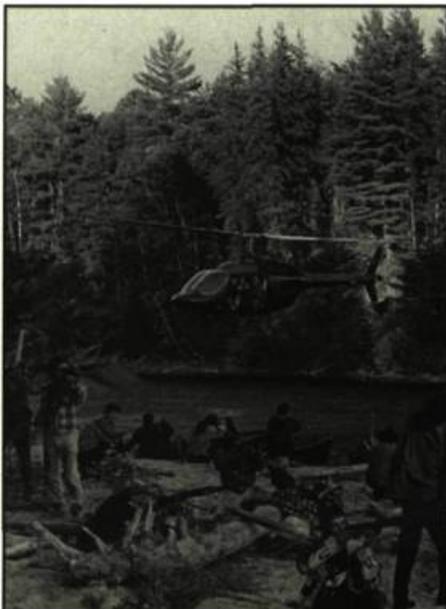


PHOTO ATILA DORY

Mario Cloutier